Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 76 (1988)

Heft: [6-7]

Rubrik: Cultur...elles

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Festival de Créteil : un autre cinéma

Le Festival de films de femmes remporte un succès croissant et mérité.

Women's International Bulletin 27.

Voici dix ans — déjà ! — qu'Elisabeth Tréhard et Jackie Buet organisent et animent chaque année le Festival de Films de Femmes, auquel nous avions consacré un dossier l'année dernière (cf. FS mai 1987). Dix ans de luttes, d'espoirs, de difficultés. Mais aussi, au bout de ces dix ans, la joie d'avoir « tenu », contre vents et marées ; la fierté d'être passées d'une rencontre presque confidentielle, en 1978, à une manifestation importante suivie par 340 journalistes du monde entier et par près de 30 000 spectateurs. Un public enthousiaste, majoritairement féminin, mais où les hommes sont aussi présents.

Suivre le festival, c'est découvrir un « cinéma de femmes » qui jette sur le monde un regard nouveau, attentif et lucide, un regard sans concession où sont dénoncés les rapports de force et de domination, c'est se reposer des éternels « suspenses » où le premier rôle est tenu par le revolver, c'est aborder enfin les vrais problèmes, qui sont souvent ceux qui dérangent, non seulement les problèmes de la condition féminine, mais tous les autres : conflits et guerres, apartheid, emprisonnement, drame de la vieillesse, vie du couple, inceste, etc.

A côté des thèmes traités, une évolution est perceptible, celle du professionnalisme grandissant des réalisatrices qui, sans rien abandonner de leur vision spécifique, dominent parfaitement leur technique et, pour la plupart, nous offrent des films d'une excellente qualité, et souvent d'une grande originalité.

Cette année, l'ouverture et la clôture du festival ont été confiées à Agnès Varda et Jane Birkin qui ont présenté les deux longs métrages qu'elles ont élaborés ensemble, « Jane B. » et « Kung Fu Master ». Par ailleurs, un hommage a été rendu à la grande réalisatrice soviétique Kira Mouratova, longtemps occultée dans son pays même : cinq de ses films furent projetés à Créteil, et plusieurs d'entre eux passent maintenant dans les salles parisiennes. Il faut encore mentionner « l'autoportrait » de l'actrice Dominique Sanda à travers neuf productions dans lesquelles elle a tourné, et une sélection de films choisis pour illustrer le thème de la femme dans le cinéma arabe.

J. et R. Bacon

Le palmarès

Prix du jury : « **Les affaires continuent** », de Lezli Ann-Barrett (Grande-Bretagne).

Ce film courageux décrit la prise de conscience d'une directrice de magasin qui, en défendant une de ses employées contre les agressions sexuelles du direction régional, est entraînée dans une lutte syndicale et politique pour laquelle elle finit par se mobiliser complètement.

Grand Prix d'interprétation à l'unanimité : **Jackie Burroughs,** dans « Un hiver au soleil » (Canada).

Prix spécial du jury :
« **La Légende du livre et de l'épée** », de Ann Hui (Hong Kong). Nous n'aurions pas voté pour ce film de trois heures, rempli de sombres complots, de décors fastueux et de batailles féroces, mais tous les goûts sont dans la nature.

Prix de l'A.F.J. : « **Classified people** », de Yolande Zauberman (France). Un remarquable film sur l'apartheid. Des extraits viennent d'en être diffusés à la télévision ; « **Parler à son ennemi** » (cf. ci-dessous).

Prix du public : long métrage-fiction : « **Marée haute** », de Gillian Amstrong (Australie), un film qui traite de la libération des femmes et de la sexualité féminine par une approche très originale.

Long métrage documentaire : « **Parler à son ennemi** », de Mira Hamermesh (Grande-Bretagne). L'histoire véridique et pathétique de la rencontre d'une journaliste palestinienne et du rédacteur en chef israélien du journal New outlook. Film d'une brûlante actualité, hélas !... terminé juste avant que n'éclate le drame des territoires occupés.

Court métrage français : « **Zot Kafé Zouzou** », de Véronique Mucret (France), petit chef-d'œuvre d'émotion et de colère. En treize minutes, tout est dit sur les conflits d'une jeune métisse rejetée par sa mère blanche.

Court métrage étranger : « **Le regard de Myriam** », de Clara Riascos (Colombie). Un documentaire direct et sincère sur la vie quotidienne des femmes dans ce pays d'Amérique Latine.

La Suisse ne présentait qu'un seul film, « Récit pour Sandra » d'Anne Spoerri. Nous espérons une contribution plus importante l'année prochaine.

Théâtre : trois femmes et un défi

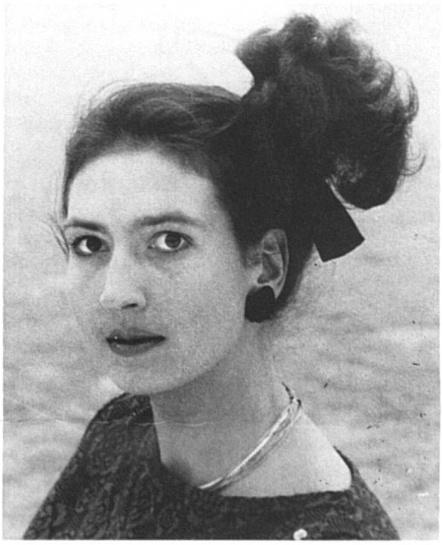
Ou comment trois jeunes téméraires — metteuse en scène, actrice et écrivaine — ont ficelé une réussite.

Triple première genevoise ce printemps pour la pièce de théâtre d'un auteur jugé difficile : « Le Malheur indifférent » de Peter Handke. Irène Abrecht met en scène pour la première fois, Doris Ittig innove dans un rôle dramatique et Catherine Safonoff, écrivaine, débute dans l'adaptation théâtrale. Résultats de ces débuts à effaroucher plus d'une téméraire : la pièce est ficelée, financée, montée et jouée avec succès. Tant et si bien que Lausanne a acheté le spectacle qui se prépare à partir en tournée en Suisse romande avant la fin de l'année. Comme quoi, ce que femme veut...

Cocktail intime après la première, Catherine Safonoff, tête brune frisée, longiligne, reçoit les compliments sur son texte précis, épuré, beau, d'un timide sourire, un verre-contenance à la main. Doris Ittig, pâle de fatigue, ne peut croire qu'elle a bien joué, nuancé, fait passer — entre le rire, le sourire et les larmes — le texte cri du cœur de Peter Handke sur la vie de sa mère, son suicide, si banal si gris, à peine un entrefilet dans un quotidien autrichien...

Quant à Irène Abrecht, elle balaye les enthousiasmes d'un sourire pour mentionner un dramatique ratage : « Elle a joué trop vite. Elle a gagné dix minutes ! » Les spectateurs pris dans les filets du jeu de l'actrice n'y ont vu que du feu. Mais voilà, Irène est avant tout perfectionniste. Elle ne laisse rien au hasard ou presque et si les talents de Catherine et Doris sont évidents — elle n'aurait pas travaillé avec elles autrement — la seule recette valable est le travail, un travail acharné pour que les talents fusionnent en une mise en scène impeccable.

« J'étais à Paris au Centre culturel suisse lorsque Doris m'a parlé de son coup de foudre pour Handke. Elle avait lu le texte des années auparavant et s'était jurée de le jouer. Son enthousiasme m'a décidée à mettre en scène. Je suis actrice mais la matière humaine, la direction des acteurs m'ont toujours passionnée. Surtout en Suisse romande où, dans l'ensemble, le milieu est restreint, confortable, pas assez exigeant. »



Irène Abrecht.

Doris Ittig.

La course au financement

De retour à Genève en 86, c'est décidé la pièce sera montée. Pendant des mois, Catherine relit Handke, s'imprègne de lui et écrit en osmose avec Doris et Irène qui imaginent le texte sur scène. En parallèle commence une course au financement. « Je ne voulais pas de théâtre « off », mais un projet financé qui nous permette de travailler correctement. Il a fallu préparer des dossiers d'autant mieux présentés que nous étions trois femmes jeunes, artistes et néophytes. Pas vraiment un handicap mais sûrement pas un avantage. Mon expérience au Centre culturel suisse à Paris m'a aidée. »

Les dossiers envoyés, viennent les espoirs déçus et, fin 87, la surprise sous forme de subventions. Doris apprend le texte pendant les vacances de Noël et les répétitions commencent.

Gaies comme des pinsons

Du côté de la metteuse en scène il s'agit d'une expérience passionnante malgré les charges très lourdes : « Je suis le chef d'orchestre. Tout repose sur mes épaules depuis la musique, le décor, l'éclairage et autres détails, jusqu'au jeu de l'actrice. » Doris est prise en charge. Irène lui administre un dosage subtil entre les coups de gueule, la mascotte consolatrice et les compliments pour qu'elle se dépasse. « Un acteur est très fragile. Mais faut pas croire, ce « Malheur indifférent », c'est le pied. On se marre ! Nous sommes gaies comme des pinsons. Le plaisir de créer ensemble est une pure merveille. »

Du côté de Doris : le bonheur de réaliser un rêve malgré la souffrance. Avec le « Malheur indifférent », elle voulait casser son image de clown et de bonne. Elle a fait plus : « Il ne s'agissait plus pour moi de jouer le rôle de la mère mais de la suggérer, de conter sa vie et sa mort. De plus le texte très proche de Handke est difficile à parler. Il faut s'inventer des béquilles. Il est plus facile d'interpréter un rôle, de se mettre dans la peau d'un personnage. »

En filigrane du spectacle, un hommage à ces existences de mère qui débutent dans la gaieté pour s'estomper dans la grisaille du quotidien. « Si les spectateurs pensent à leur mère ou lui téléphonent à la sortie du théâtre, nous avons gagné un pari », s'exclament les deux complices.

Brigitte Mantilleri

Marcello : artiste, aristocrate et femme

L'une des rares sculptrices du XIXe siècle fut une artistocrate d'origine fribourgeoise au destin tourmenté.

L « Histoire de la Sculpture » (Skira, 1986) ne recense que trois sculptrices au XIXe siècle : Hélène Hébert (1825-1909), qui sculptait dans le style néo-gothique et fut la fondatrice et première présidente, en 1881, de l'Union des femmes peintres et sculpteurs de France ; Marcello (1836-1879), auteur de la « Pythie de l'Opéra de Paris » ; et Camille Claudel (1864-1943), dont les œuvres ont été longtemps confondues avec celles de Rodin.

Marcello se fait connaître, en même temps que J. B. Carpeaux, au Salon de 1863. Elle y présentait trois bustes classiques qui furent bien accueillis par le public et la presse. Des exemplaires de « Bianca Capello » en marbre, bronze, plâtre se trouvent dans plusieurs musées et collections particulières de France et de Suisse : à Neuchâtel, Berne et Genève notamment.

Sous ce prénom masculin se cachait une aristocrate d'origine fribourgeoise, Adèle d'Affry, arrière-petite-fille du premier landamann de la Suisse sous l'Acte de médiation. Romaine par son mariage avec don Carlo Colonna, duc de Castiglione, veuve à 20 ans, morte à 43 ans, Adèle eut le destin brillant et tourmenté d'une femme attachée aux valeurs du passé et de sa famille, et exaltée par les notions de liberté et d'accomplissement de soi apportées par une Révolution qui ne cessait de marquer de son empreinte les esprits et les événements du XIXe siècle européen.

Un livre vient de paraître, qui relate la vie de cette femme aussi étonnante qu'attachante *.

Pour l'écrire, l'auteur s'est servi des documents conservés par la Fondation Marcello, la riche correspondance de l'artiste avec sa mère surtout, mais aussi avec des artistes, des écrivains et des hommes politiques français, une autobiographie rédigée à la fin de sa vie, ainsi que ses carnets où elle notait ses pensées entre deux esquisses, études ou croquis familiers, et des journaux intimes tenus régulièrement.

Une vie flamboyante

Artiste douée mais impatiente, beauté altière et « bon garçon », Adèle d'Affry eut une vie multiple qu'il est bien difficile de cerner en quelques lignes.

Henriette Bessis avait en 1980, pour le Musée de Fribourg qui lui consacrait une exposition, décrit son destin de sculpteur et de peintre, donné à lire ses bonheurs et ses angoisses de création, relevé ses indéniables réussites et ses faiblesses dans la collection d'œuvres que Marcello a laissée. « Son talent est incontestable, écrivait-elle, et elle s'est, progressivement, débarrassée des influences dont elle était inconsciemment imprégnée. »**

La Pythie, 1870.

Dans la sculpture, la figure féminine est dominante, mais la figure masculine occupe une place importante par sa qualité. Son style éclectique comme son goût classique étaient au service d'une pensée : traduire l'intériorité de son personnage.

« Ce qui me plaît, c'est l'Art où l'on sent l'idée courir sous la forme, comme le sang sous l'épiderme », écrivait l'artiste.

Une séductrice

Ghislain de Diesbach s'attache surtout à sa vie mondaine et amoureuse, récapitulant avec beaucoup de précision les réceptions où se rendait la duchesse, du faubourg Saint-Germain à la cour de Napoléon III, et les nombreux prétendants que suscitait sa beauté blonde : Carpeaux, Gounod, princes et diplomates italiens, français, autrichiens. Son amitié avec Thiers est contée par le menu, tandis que sa liaison avec un baron alsacien, qui semble avoir été son seul amant, quinze ans après la mort de son mari, est juste mentionnée, leur correspondance ayant été vraisemblablement détruite par la famille.

Cette appartenance à la noblesse européenne a pourtant plutôt desservi l'artiste. D'emblée, son œuvre est jugée à travers sa position sociale plutôt que sur ses mérites intrinsèques. On ne donne pas de médaille à une duchesse ! On va même jusqu'à insinuer que ce n'est pas elle qui exécute ses bustes : « On dit que ce n'est pas moi qui fais mes ouvrages, écrit-elle. Que voulez-vous, je sculpte des statues, les sots disent des sottises, chacun son état. » — « Il n'est guère bon, pour une carrière, de se trouver du côté du pouvoir, commente Henriette Bassis, n'a-t-on pas fini, sans chercher à la connaître, par considérer son œuvre comme un ouvrage de dame, un passe-temps de femme du monde douée d'un certain talent ? » Il fallut attendre 1947 pour qu'une étude parût sur son chef-d'œuvre, la « Pythie », et 1980 pour la parution d'un catalogue complet de son œuvre (Musée de Fribourg).

Mais tous ceux qui l'ont rencontrée, vivante ou à travers les témoignages qu'elle a laissés d'elle-même — sculpture, peinture, écrits — conviennent qu'elle échappe à tous les classements. Aristocrate et artiste sans aucun doute, terriblement femme, elle est aussi un peu Pythie quand elle écrit d'Espagne ou la Révolution l'a surprise en compagnie de deux jeunes peintres français : « Si vous avez la liberté, pourquoi des rois (...) quand demain peut-être on verra le suffrage universel changer l'Europe en Confédération libérale... »

Béatrice Berset Geinoz

* *Ghislain de Diesbach,* La Double Vie de la Duchesse Colonna — La Chimère bleue. *Terre des femmes, Perrin, Paris 1988.*

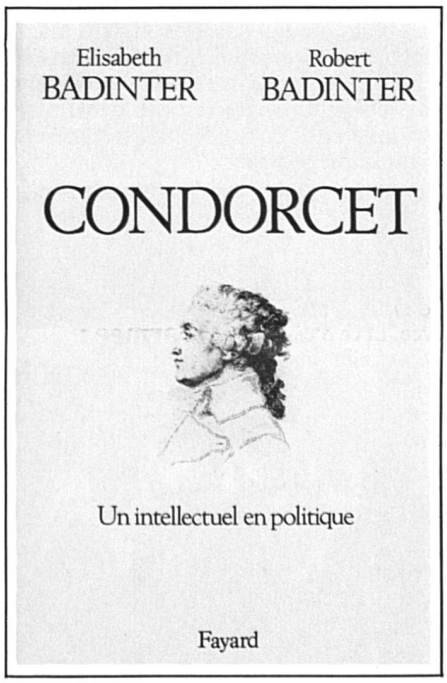
** *Henriette Bessis,* Marcello, Sculpteur, *Musée d'art et d'histoire de Fribourg, 1980.*
Œuvres de Marcello : même musée.

Condorcet : la Raison et la Justice*

Elisabeth et Robert Badinter publient la biographie intellectuelle d'un savant engagé, qui croyait à l'égalité entre tous les êtres humains.

Condorcet avait 50 ans lorsqu'il mourut, en prison. Apoplexie ? Suicide ? Victime, en tout cas, de la Terreur. C'était en 1794.

Cinquante années d'une incroyable richesse qui ont déjà donné lieu à de nombreux ouvrages et thèses de doctorat, traitant de l'un ou l'autre aspect de la vie ou de l'œuvre du marquis. Il aura fallu à Elisabeth et Robert Badinter plus de 650 pages pour tracer, à leur tour, le portrait de Condorcet, ou, plutôt, sa biographie intellectuelle. Même les événements de la vie privée sont intégrés dans le paysage intellectuel si passionnant de la deuxième moitié du XVIIIe siècle : les « pères » de Condorcet sont d'Alembert, Voltaire et Turgot, sa femme, l'intelligente et belle Sophie de Grouchy, tient un salon réputé. Aussi l'intérêt de l'ouvrage réside-t-il surtout dans le soin qu'ont mis les auteurs à tisser le fil d'Ariane de la pensée de Condorcet dans l'enchevêtrement des événements de sa vie et de son temps. Selon son affinité particulière, la lectrice/le lecteur préférera la première partie, consacrée à celui qui fut, « cent ans avant que l'expression ne s'impose, un *intellectuel engagé* », ou alors la seconde, où Condorcet pense et agit dans la tourmente révolutionnaire. Le choix des auteurs de faire un découpage strictement chronologique ne doit cependant pas faire perdre de vue que « toute sa vie se partagea entre la réflexion sur les principes et le combat pour les imposer. Il est donc insuffisant de définir Condorcet comme ayant été successivement un grand savant, puis un homme politique. A ses yeux, on ne pouvait séparer Raison et Justice, disjoindre la science de la politique. C'eût été contraire à sa morale. »



Le défenseur des opprimés

Les féministes connaissent Condorcet pour ses idées avancées en matière de suffrage féminin, de tous ses combats, « le plus original au regard de la sensibilité de son temps. » Les arguments antisuffragistes ne différant guère dans les années 1780 de ceux invoqués en Suisse encore deux cents ans plus tard, leur réfutation n'a pas varié non plus. Pratiquement tout ce que les suffragistes du XIXe et du XXe siècles ont dit, Condorcet l'avait déjà écrit en 1789. Mais les femmes ne sont pas les seules opprimées dont Condorcet se fait le défenseur. Il y a aussi les Noirs, les juifs, les protestants, les pauvres, aussi, ceux et celles, groupes ou individus, victimes d'injustice, en faveur desquels il prend des positions courageuses fondées sur la conviction profonde de l'égalité entre les êtres inscrite dans le droit naturel.

Persuadé que « les seuls obstacles au bonheur de l'homme s'appellent préjugés, intolérance, superstition », Condorcet n'aura de cesse, tout au long de sa vie, de favoriser l'éducation du peuple. En 1786, il publie son projet de laïcisation de l'enseignement. En 1791, l'homme politique qu'il est devenu (il a été élu à l'Assemblée législative) rédige un plan complet d'organisation de l'instruction publique : « Nous avons pensé que notre premier soin devait être de rendre d'un côté l'instruction aussi égale, aussi universelle, de l'autre aussi complète que les circonstances pouvaient le permettre » rapporte-t-il à l'assemblée.

En résumé, le projet prévoit « l'instruction universelle pour les enfants, égale pour les femmes et les hommes, les pauvres et les riches, permanente pour les adultes. » L'enseignement devra être gratuit, neutre, laïque et objectif.

Le principe et l'action

La place nous manque pour rendre compte de la richesse de la pensée scientifique, philosophique et politique de Condorcet, ne fût-ce que pour mention. Nous n'avons rien dit non plus de son activité de révolutionnaire rationaliste, en particulier des conflits moraux que lui posaient les nécessaires alliances avec d'autres groupes, ou la difficile conciliation entre les principes et l'action.

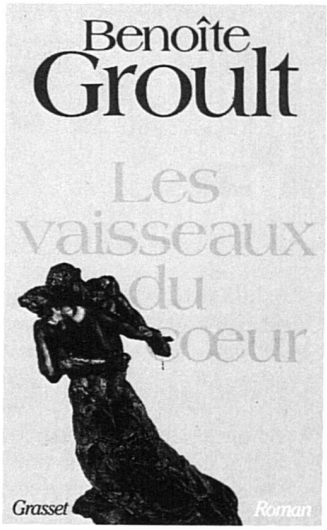
Le projet de Constitution qu'il élabora en 1792, s'il ajoutait aux droits énumérés dans la Déclaration des droits de l'homme de 1789 le droit de chacun à l'instruction, s'il prévoyait le suffrage universel (même pour les étrangers résidant en France depuis un an !), ne souffle mot du vote des femmes. La justice doit céder le pas au réalisme politique. Compte tenu de l'époque, c'est presque un détail. Plus grave est le silence de Condorcet face aux massacres de septembre 1792, et le bourbier politique qui en est la cause. Mais cet épisode ne peut faire oublier l'intégralité d'une vie au cours de laquelle Condorcet, convaincu qu'il était de la perfectibilité de l'être humain a tenté d'allier science et politique, raison et justice, pour se mettre au service de la République à laquelle il aspirait tant.

Martine Chaponnière

* **par Elisabeth Badinter et Robert Badinter, Fayard, 1988. Complété par la** *Correspondance inédite de Condorcet et Madame Suard, 1771-1791,* éditée, présentée et annotée par Elisabeth Badinter, Fayard, 1988.

A lire

L'amant de Lady Groult



La dissection du plaisir charnel, « cet espoir du ciel qui luit entre les jambes des hommes et des femmes » est un exercice périlleux, où plus d'un auteur s'est cassé les dents. C'est que le genre nécessite une plume habile, capable de tenir le cap entre les écueils du porno crado et du roman rose. Pas de secours à attendre du côté de la langue : si le français est d'une pauvreté consternante pour décrypter les délires orgasmiques féminins, il ne dispose guère que de mots cliniques, ou pire, de mots d'ados, pour décliner les attributs masculins dans ce qu'ils ont de plus subtil. Contrairement aux autres romans de Benoîte Groult, celui-ci était donc attendu avec une légitime appréhension. Et si l'auteure allait se planter ?

Eh bien non : l'histoire qu'elle nous raconte est un régal de fraîcheur sur fond d'alcôve. Voilà enfin une héroïne adulte et sûre d'elle, qui ne chuchote pas sa vie dans un quelconque deux pièces-cuisine, mais la branche sur courant fort. On a reproché à l'auteure de s'étendre avec une joyeuse férocité sur la pâleur des mâles turgescences qui jalonnent la vie de George. Dur d'admettre qu'une intellectuelle parisienne puisse trouver plus de bonheur dans les bras d'un marin breton que dans ceux de ses compagnons de classe et de race. L'homme fruste serait-il seul apte à prodiguer l'extrême jouissance ?

Certains critiques ont cru déceler de curieuses analogies entre ses « Vaisseaux » et « L'Amant de lady Chatterley ». C'est vrai qu'il y a des similitudes entre les personnages : Gauvain et Mellors sont issus du peuple et ils ont tous deux la virilité flambloyante ; George et Constance, les élues, sont plutôt bon chic, bon genre. Mais là où Benoîte Groult crée un homme et une femme libres, capables de refuser les valeurs de l'« autre », D. H. Lawrence met en scène des personnages sans consistance et sans réelle autonomie. Par ailleurs, l'expérience charnelle étant intransmissible d'un sexe à l'autre, il a dû imposer des limites aux ébats de Constance. Celle-ci lui sert avant tout de prétexte pour faire l'apologie de l'amour-passion, en réaction contre l'intellectualisme de son époque. Rien de tel chez Benoîte Groult, dont l'héroïne ne renie jamais son appartenance à la bourgeoisie intellectuelle. George est une femme libre, qui fait carrière en dépit de sa passion pour Gauvain. Hormis la complicité des corps, rien ne la lie à son travailleur de force. Et ce n'est pas sa conscience, vieille duègne acariâtre dont le sexe n'a jamais été à la fête, qui affirmera le contraire.

Benoîte Groult a su créer ici une femme en accord avec son temps. George sacrifie allègrement aux étreintes les plus folles, sans que celles-ci ne conditionnent son quotidien. Et, en dépit des années qui ternissent le cœur et le corps, elle garde intact son pouvoir de séduction. La passion, Madame, n'est pas l'apanage de la seule jeunesse, et c'est bien réconfortant. **Eliane Daumont**

Benoîte Groult, *Les Vaisseaux du cœur,* Grasset, 1988.

Portrait d'une vampire

Il y a des femmes avides d'argent, avides d'exercer leur pouvoir sur les hommes, quitte à les faire souffrir. Gala a été l'une d'elles.

Elle a fait souffrir Eluard, qui l'a adorée avec générosité. Elle a abandonné Max Ernst après quelques années. Elle a exploité le génie et la folie de Salvador Dali. Chantal Vieuille la qualifie de « dernière muse du XXe siècle » parce qu'elle a participé, en spectatrice d'ailleurs, au mouvement surréaliste. Je la qualifierais plutôt de vampire, et je risquerais l'hypothèse qu'avec son poème « Liberté », Eluard a chanté autant sa libération de l'oppression exercée par Gala que la libération de la France. Quant à la relation de Gala avec Dali, faite de part et d'autre de masochisme et de sadisme, elle sombre dans le sordide en dépit des apparences.

C. Vieuille a fait un travail de recherche intéressant, elle a dévoilé quelques-uns des secrets de l'énigmatique et encore peu connue Gala. Mais son écriture est peu soignée. Et l'éditeur aurait bien dû l'aider et ne pas laisser passer de grossières erreurs comme de dire que les maisons grisonnes sont faites de « rondins de bois » ou que la musique populaire de Catalogne est le flamenco. Cela ôte un peu de confiance dans les données recueillies par ailleurs. **(pbs)**

Chantal Vieuille, *Gala,* Favre, 1988.

L'armée : incontournable

— L'armée dans ce pays est un sujet sérieux. Il fallait donc être courageux pour aborder ce thème sensible si ce n'est tabou. R. de Diesbach, journaliste connu pour son exigence et son honnêteté, était l'homme de la situation. Cet ouvrage est indispensable pour toutes celles et tous ceux qui détestent la chose militaire, car elles/ils y trouveront cent arguments pour étayer leurs thèses, indispensable de même pour ceux qui pensent que Suisse et soldat sont deux synonymes, car ils y liront les détails et éloges qui les conforteront, et plus encore indispensable pour tous les autres qui se sont toujours demandé comment l'armée est organisée ? Quelle est son influence sur l'économie et la politique suisse ? Quel est son avenir ? Qui va à l'armée ? etc.

Tous les chiffres, tous les problèmes sont abordés avec réalisme et sensibilité. Le journaliste et le photographe, à ne pas oublier car les illustrations sont splendides, ont brossé un portrait aussi complet que possible sans oublier leur sens critique. Ce livre est non seulement intéressant mais captivant de bout en bout.

Un ouvrage à s'(se faire) offrir sans aucun doute. **(bvp)**

L'Armée. Texte de **Roger de Diesbach** et photos de **Jean-Jacques Grezet.** Lausanne, éd. Mondo, 1988. 156 p.

Etudiantes zurichoises d'autrefois

Parmi les 8 premières : la célèbre Lou Salomé

Nous avons publié dans deux numéros récents (janvier et mars 1988) les photos de trois parmi les premières étudiantes de l'Université de Zurich : Nadezda Suslova, Emilie Kempin-Spyri et Marie Vögtlin. Ces photos font partie d'une série de cartes postales en noir-blanc représentant huit de ces premières étudiantes. Il est possible d'acheter cette série complète au prix de 7 francs, ou une seule carte au prix de 1 franc (rabais de 10 % à partir de 20 pièces), à l'adresse suivante : Doris Stump, Klosterparkgässli 8, 5430 Wettingen. L'argent ainsi récolté servira à financer la publication d'un livre sur les différentes manifestations et expositions qui ont eu lieu à Zurich en novembre dernier pour fêter le 120e anniversaire de l'accès des femmes à l'Université de cette ville.

Livres reçus

- **L'inimitable et l'exemplaire. Maria Boschetti Alberti. Histoire et figures de l'école sereine,** Peter Lang, Berne, 1988, Fr. 36.—.

C'est sans aucun doute dans le domaine de l'éducation que les femmes, en Suisse, avaient quelque chance de réussir à « se faire un nom ». Ce fut le cas de Maria Boschetti Alberti (1879-1951), pédagogue tessinoise peu connue du grand public, mais célèbre en son temps dans le monde des éducateurs. Francesca Matasci vient de lui consacrer un ouvrage. La publication (bilingue) d'un certain nombre d'inédits de Maria Boschetti, ainsi que les commentaires et l'analyse qu'en fait Francesca Matasci, montrent bien l'originalité de cette praticienne de « l'école sereine », qui se situe dans la mouvance de l'éducation nouvelle, dont le Genevois Adolphe Ferrière est le représentant le plus connu en Suisse.

- **Qui maîtrise l'école ? Politiques d'institutions et pratiques des acteurs,** travaux réunis par Philippe Perrenoud et Cléopâtre Montandon, Réalités sociales, 1988, 351 pages.

Peut-on maîtriser les transformations de l'école ? Les politiques institutionnelles subissent une perpétuelle remise en question de la part des responsables de leur mise en œuvre. Ce livre examine les mécanismes de cette dialectique.

- Conférence romande de l'action sociale, **L'action sociale demain,** travaux réunis par Jean-Pierre Fragnière, Réalités sociales, 1988, 193 p.

L'action sociale est en pleine mutation, et ses responsables sont confrontés aux défis de la nouvelle pauvreté, du chômage, de la marginalité, du vieillissement, etc. Ce livre rend compte d'un échange de réflexions entre des professionnels de l'action sociale d'Italie, de France et de Suisse.

- **Faire face au SIDA,** sous la direction de Jean Martin, Favre, 1988, 288 p.

Le SIDA bouleverse notre vision du monde. Dans ce livre, le Dr Jean Martin, médecin de santé publique, a réuni les contributions de différents spécialistes (professionnels de la santé, du social, de la communication, de l'éthique, de l'éducation et de l'animation) qui nous aident à réfléchir sur la manière de gérer « le temps du SIDA ».

- **Solidarité, débats, mouvement. Cent ans de Parti Socialiste Suisse 1888-1988,** Editions d'en bas, 1988, 350 p.

Parmi les différentes contributions à cet ouvrage, celle d'Annette Frei intitulée « Entre l'utopie et la tradition. Les femmes socialistes et l'émancipation 1920-1980 » retiendra tout particulièrement l'attention des féministes.

- Monique Pénissard, **La Japolyonnaise,** Favre, 276 p., Fr. 25.—.

Ce livre est la biographie d'une femme d'ascendance mi-japonaise, mi-française ; elle s'est fait un nom dans les lettres françaises au milieu de ce siècle, mais on ne la lit plus guère. Intéressante évocation-explication du Japon à travers le cheminement difficile entre deux mondes de Kikou Yamata.

- Jean Broutin, **Les Cathares ou La flèche de vie,** éd. Pourquoi pas..., 200 p., Fr. 28.-.

Roman historique mettant en scène la disparition des derniers cathares, qui avaient échappé un moment à l'Inquisition.

- Isolde Schaad, **Nous, là-bas. Rapports humains et comportements tribaux de Suisses dans l'Est africain,** éditions d'En Bas et Centre Europe-Tiers Monde, 174 p.

Le sous-titre de ce livre est déjà tout un programme ! Parler des Suisses résidant en Afrique comme d'une **tribu** aux mœurs spécifiques, c'est inverser de façon décapante la démarche habituelle. Drôle, et pas toujours flatteur pour les inconditionnels de la suissitude.

Concours de mots croisés

Nous n'avons reçu en tout et pour tout que quatre réponses entièrement justes au concours de mots croisés que nous avons proposé à nos visiteuses/visiteurs du Salon du livre. Vous qui avez joué avec nous, vous avez donc toutes et tous été trop optimistes en répondant avec des nombres à deux ou même à trois chiffres à la question subsidiaire destinée à départager les gagnant-e-s !

Des cinq prix offerts, nous ne pouvons donc en attribuer que quatre :

— Mme Nelly Grobéty, à Payerne, et Mme Monique Tournier, à Troinex, gagnent un abonnement gratuit d'une année à **Femmes Suisses.** En ce qui concerne Mme Grobéty, déjà abonnée, elle n'aura pas besoin de payer à la prochaine échéance.

— Mme J. M. Kohler, à Lausanne, et
M. Christian Eggs, à Chavannes, recevront un Agenda des Femmes 1989, qui leur sera adressé à leur domicile dès parution.

HORIZONTALEMENT

1. Féministe du XIXe siècle, prénommée Marie (persuadée que le droit de vote ne saurait tarder à être reconnu aux femmes suisses, elle annonça en 1899 la dissolution de son Association pour la défense des droits de la femme) — Adverbe qu'on ne rencontre guère seul.
2. Femme politique — Fromage au féminin.
3. Elle vit dans le sable — La Chinoise y vit parfois avec toute sa famille.
4. Initiales d'une célèbre anthropologue américaine — Prénom d'une « écrivaine » qui tient particulièrement à l'usage de ce terme.
5. Parfois biens de l'épouse — De droite à gauche : lac alémanique.
6. Botte.
7. Agent secret, à moins que ce ne fût une agente secrète ! (il/elle portait souvent un costume féminin) — Très fin.
8. Epousa la fille du sultan.
9. Absolument nécessaire aux femmes, si elles veulent obtenir quelque succès dans leurs luttes.
10. Au singulier, elle peut être politique — Règles.

VERTICALEMENT

1. Action d'inciser le tronc d'un pin pour en recueillir la résine — Possessif féminin.
2. Prénom d'une féministe du XVIIIe siècle qui mourut guillotinée — Il prend son pied !
3. Il lui manque peu pour être élue — Prairie — Largeur d'une étoffe.
4. Terre mère et nourricière universelle — Chaque mère de petit enfant en soigne plus d'un par jour — Mot d'ordre de la campagne pour l'égalité en 1981.
5. La belle ne l'entend pas sans plaisir.
6. Adverbe — Vieille exclamation.
7. Ville italienne qui a donné son nom à un lac — Elle est au faîte de sa gloire.
8. Incroyante — Ordonnance.
9. Il en est question dans l'article 34 quinquies de la Constitution fédérale.
10. D'habitude ce sont les femmes qui tiennent celles du ménage — Elles s'opposent aux autres.